

André Pinson – 49 ans – Tueur professionnel

Pas normal de roupiller le soir d'une affaire... J'ai dû me faire doubler... Mais par qui ?

Ça fait des années que mon turbin, c'est dessouder des gars. Au début, je bossais directement pour le syndicat. Jamais de fausse note, un véritable virtuose. J'avais mon petit succès sur la place de Paris. **Dédé le chourineur** qu'on m'appelait. Très peu de gars savaient vraiment qui j'étais. Pour le reste de mes activités dans le syndicat, j'étais **Tony le gominé**. Rapport à mon vrai blase : **Antoine Quesnel**, que j'utilise que pour l'état civil. Bref, Dédé le chourineur, c'était une sacrée légende. Un bon coup de rasoir et hop, jamais failli à la besogne. Enfin si, une fois en fait. J'ai raté un type, un traître au syndicat. L'enfoiré a vu ma face et l'a vendu à ses copains du quai. Une seule erreur, mais qui m'a bien grillé. J'ai dû me mettre au vert, loin de Paname, le temps que tout ça refroidisse. Finalement, j'ai plutôt eu du bol, puisque ma planque d'alors est devenue mon turbin de maintenant.

Je m'étais planqué en Normandie, dans une petite pension de famille, sous le faux nom d'André Pinson, prénom inspiré par mon surnom de professionnel, et Pinson, parce que j'aime bien les petits oiseaux. J'étais peinard dans la **Pension Saint-Sauveur** de la **vieille Germaine Pillon** quand il s'y est déroulé un événement qui devait marquer le début d'une affaire qui allait me faire palper du pognon.

Début 1932, on découvre **Léopold Bazin, le mari de Louise, la blanchisseuse de la pension**, proprement refroidi sur le lit de la chambre 3, deux aiguilles à tricoter magistralement plantées dans la poitrine. Quelle classe ! Malheureusement, Louise, auteur de ce splendide boulot, n'assumait pas et pleurnichait à côté de son refroidi de régulier. Elle l'avait butté pour se défendre des baffes qu'il lui mettait. En fait, elle s'était réfugiée à la pension la veille, n'en pouvant plus après une dispute très violente avec son Jules. Ayant deviné où elle s'était planquée, il était venu tambouriner comme un fou à la porte de la pension plus tard dans la nuit. Le vacarme m'avait réveillé et j'étais descendu. Germaine Pillon lui avait refusé l'entrée, et les quelques pensionnaires présents cette nuit-là s'étaient rangés de son côté. J'étais resté neutre, ne souhaitant qu'une chose : retourner pieuter tranquille. Louise était finalement descendue et avait insisté pour qu'on laisse entrer son régulier, histoire qu'ils s'expliquent. Les tourtereaux s'étaient bouclés dans leur chambre. Les pensionnaires s'étaient massés derrière la porte. Il y avait eu des coups et des pleurs. Puis un grand cri et le silence. Quand Germaine Pillon avait ouvert la porte avec son passe, nous avons découvert le Léopold mort et la Louise en larmes.

Les pensionnaires et Germaine connaissaient Louise et l'aimaient bien, si bien qu'ils décidèrent de couvrir son meurtre. Parait que la malheureuse avait tellement souffert à cause de son mari qu'elle méritait bien un peu de bonheur. N'ayant pas grand-chose à faire de cette histoire, j'étais par principe d'accord, d'autant que la venue de gendarmes à la pension ne m'enchantait guère. **Bernard, le fils de madame Pillon**, fit disparaître le corps et nous prêtâmes serment de ne rien dire du passage de Léopold à la pension. Louise rentra chez elle comme si de rien était et déclara la disparition de son mari aux perdreaux. Ils enquêtèrent et finirent par trouver le vélo du malheureux au pied d'une falaise, loin de la pension, là où Bernard l'avait discrètement déposé... Ils conclurent à un accident.

Le meurtre parfait ! Je venais d'être témoin du meurtre parfait ! Il fallait que j'en tire quelque chose. Il était temps que Dédé reprenne du service ! Ça faisait déjà six mois que j'étais au vert, ça suffisait amplement. Je rentrai illico à Paris et commençais par me faire établir de faux papiers au nom d'André Pinson.

Un mois après le meurtre de Léopold, je revins dans la pension avec un collègue : **Gaby le potelé**. À peine rentré à Paris, le parrain du syndicat m'avait informé qu'il voulait se débarrasser de Gaby car il piquait dans la caisse. Je repris instantanément du service. Et j'eus la possibilité d'éprouver mon idée. Je tranchai donc la gorge de Gaby dans la pension de Germaine Pillon, en ayant bien pris soin de choisir un jour de semaine où seuls les pensionnaires permanents, ceux-là mêmes qui étaient là le jour du meurtre de Léopold Bazin, étaient présents.

Je laissai à Gaby le loisir de pousser un grand cri. Les pensionnaires se réunirent devant la porte de ma piaule pour me demander si tout allait bien. J'ouvris la porte avec flegme. Derrière moi, on pouvait voir le cadavre de mon ami, littéralement égorgé et avec beaucoup de sang coulant de sa blessure. Je nettoyais nonchalamment mon rasoir ensanglanté avec un mouchoir. Ma mise en scène était parfaite. Devant la stupéfaction générale, je dis que j'étais désolé du dérangement et que je payerai les dégâts. Alors que la vieille Pillon me demandait combien j'étais prêt à donner, je leur proposai de devenir mes complices. Grâce à mes connaissances, je pouvais trouver des candidats au meurtre, des gens qui rêvent de se débarrasser de leur meilleur ennemi, discrètement et sans risques. Mon idée était de les amener à la pension, de les y tuer et de partager les bénéfices. En gage de confiance, je leur proposai de partager le contrat que je venais de réaliser ! J'ouvris une sacoche bourrée de billets, **50 000 francs**. Je leur offrais la totalité du contrat sur Gaby. Je voulais les appâter et j'espérais doubler la somme et faire ainsi un bénéfice personnel conséquent quand ce que nous appellerons plus tard **la petite affaire** tournerait à plein régime...

Je les laissai discuter du marché pendant toute la nuit. Ils acceptèrent, sans doute attirés par l'argent. J'avais donc sept complices : **Germaine et Bernard Pillon**, **Albert Duchemin** l'écrivain raté, **Édouard Lefèvre** le comptable, **Margaret Owen** la veuve anglaise, **Firmin Taupier** l'artiste et... **Louise Bazin**. J'avoue que le fait que la veuve Bazin se soit installée à la pension n'allait pas pour me déplaire. Tous les complices du premier meurtre étaient ainsi impliqués dans mon business. Mais elle avait l'air si fragile que je n'étais vraiment pas certain qu'elle tienne le coup. Je devais jouer avec sa culpabilité. Aujourd'hui encore, je lui rappelle régulièrement que si la petite affaire existe, c'est bien grâce à elle !

Depuis, plusieurs meurtres ont eu lieu à la pension et j'ai amassé une petite fortune. Les pensionnaires ont décidé de partager le butin ainsi : la moitié pour la famille Pillon, l'autre moitié à partager entre les cinq pensionnaires. J'ai mis au point le petit protocole suivant : à chaque fois, je veux que l'un d'entre eux participe à l'exécution, me proposant même son propre mode opératoire. Les autres doivent rester le plus discrets possible et finalement, ne savent pas grand-chose des victimes ni des meurtriers. J'insiste pour que chacun en sache le moins possible, pour que l'affaire soit la plus sûre possible. Toutefois, j'ai autorisé un pensionnaire à m'épauler pour toutes les affaires : **Bernard Pillon**, le fils de Germaine. Il est fort comme un turc, connaît parfaitement les lieux et a le mérite d'être muet et de ne pas savoir écrire. L'homme de main idéal ! C'est toujours lui qui fait disparaître les corps, en les lestant et en les jetant du haut de la falaise, sur les traces de **Léopold Bazin**. Tout fonctionne à merveille.

Pour chaque meurtre, je viens deux fois à la pension : d'abord pour une réunion préparatoire où nous discutons de qui participera et ensuite le soir du meurtre. Le soir du meurtre, je prends toujours un verre avec mon « volontaire » pour régler les derniers détails.

La petite affaire...

📅 **Mai 1932.** Première affaire sérieuse. Je commence à faire du bénéfice.

Victime : il s'agissait de liquider **Sam Felliciano** un truand montmartrois d'origine italienne qui avait eu le malheur de vouloir faire chanter un député sur une affaire de mœurs. Je proposai mes services au député. Je montai mes prix à **75 000 francs** (soit un bénéfice personnel de **25 000 francs**). Il accepta. Je fis alors courir le bruit qu'il y avait un contrat sur Felliciano qui prit évidemment peur. Je le leurai en faisant semblant d'être son allié et lui proposant une petite planque pour se faire oublier. La pension Saint-Sauveur...

Préparation : À la réunion préparatoire, je fus surpris que Duchemin, le scribouillard raté, se porte volontaire pour m'assister. Je lui demandai de bien réfléchir à comment il voulait opérer. En privé, il me répondit qu'il comptait utiliser une hache ! Celui-là, il était bon pour le business !

Exécution : Quelques jours plus tard, je réapparus avec la victime. On signa le registre – Germaine brûle la page dédiée à chaque affaire – de faux noms : **Marcello Severino** et André Pinson. Je fis venir Duchemin dans ma chambre pour trinquer avant de passer à l'action. Avec Bernard, nous pénétrâmes peu après une heure du matin dans **la chambre 3**, chambre que nous réservons à toutes nos victimes. Le rital dormait. Je fis signe à Duchemin de commencer. Son premier coup frappa l'épaule. J'allumais la lumière pour l'aider à

mieux viser. Son deuxième coup frappa la jambe alors que le rital s'était réveillé et étranglait un petit cri. Il roula sur lui-même de sorte que le troisième coup l'atteint au dos avant qu'il ne bascule de l'autre côté du pieu. Duchemin monta sur le lit en éructant. Il frappa et frappa encore. Sam se tortillait dans tous les sens et une grande partie des coups de Duchemin tapaient à côté. Bernard et moi devions l'aider et nous avons saisi la victime par les deux bras. Duchemin tapa partout : dans la tête, dans les roubignolles, dans le bide, dans le buffet... Il en faisait du hachis ! Le sang coulait de partout ! Duchemin avait l'air fou à lier. Alors on l'a saisi par le bras en lui disant que c'était fini. Mais non criait-il ! Ce n'est pas fini ! On le secoua et il reprit ses esprits. Le dessus de lit était une véritable mare de sang et le corps de l'Italien était en charpie.

🔪 **Juin 1932.** Depuis le début, je savais que j'avais besoin d'une rabatteuse pour amener nos victimes à la pension. J'en connaissais une bonne, une pute de luxe habile et plutôt jolie : **Constance Lisieux**. De quinze ans ma cadette, nous avions pourtant été amants quelques temps. Jusqu'à ce que **monsieur Mathieu, son souteneur** ne me paye pour dessouder **Mathilde, une de ses meilleures amies**. Je n'avais fait qu'exécuter un contrat, mais Constance n'avait pas accepté et m'avait largué juste après. Je l'avais progressivement perdue de vue. Je me renseignai donc et apprenais qu'elle tapinait encore pour Mathieu. Après la lui avoir rachetée – pas cher, elle commençait à se faire vieille – je réapparus, un soir de mai 1932, dans son appartement de Saint Germain des Prés. Je prétendais être envoyé par Mathieu pour la butter et lui proposait de l'épargner si elle bossait pour moi.

« Tu vieillis Constance... Mathieu veut se débarrasser de toi... Seulement tu vois, tu es sa plus ancienne protégée. Tu sais tellement de choses sur ses affaires... Mais dis-moi, tu ne t'es jamais demandé ce que devenaient les filles qui prennent leur retraite ? Ça ne t'a jamais surpris qu'elles partent toutes pour la province sans laisser d'adresse ? Je vais te dire ce qui leur est arrivé moi... La plupart ont servi dans des soirées très spéciales, avec des types plutôt pas bien dans leur caboché, des types qui les ont torturées à mort, si tu vois ce que je veux dire... Mais bon, ce genre de clients ne courant pas les rues, Mathieu fait parfois appel à moi... C'est ce qu'il a fait pour toi, ma petite Constance... Seulement voilà, pour toi, je vais faire une petite exception. En souvenir du bon vieux temps. Tu vois, je ne vais pas jouer l'ingrat, même si tu m'as jeté comme un vieux torchon. Je vais te proposer une retraite sympathique en province, en échange d'un petit service de temps en temps. Ça te dirait ? Ou tu préfères que je finisse le turbin ?... »

Évidemment, elle marcha. Je lui expliquai la petite affaire et ce que j'attendais d'elle : qu'elle séduise et rabatte mes victimes, sous le prétexte d'escapades amoureuses en province... Le stratagème était parfait pour les hommes mariés qui se devaient de garder leurs aventures extraconjugales secrètes. Il était quasi impossible qu'un flic parisien réussisse à remonter la piste. Pour cloisonner la petite affaire, Je lui proposais de s'installer là-bas. Elle ne reviendrait à Paris que pour y ferrer ses victimes, et éviterait soigneusement la pègre de monsieur Mathieu – je ne voulais pas qu'elle raconte mon business et j'insistai sur le fait qu'elle était censé être morte pour Mathieu (un gros bobard). J'eus un peu de mal à faire accepter Constance par les pensionnaires et en particulier par Germaine, mais il me suffit de menacer d'arrêter la petite affaire pour que ça passe. C'est ainsi qu'en juin 1932, Constance s'installa dans **la chambre 12** de la pension Saint-Sauveur. Elle est la seule à la pension à me connaître sous un autre nom qu'André Pinson. Pour elle, je suis Tony le gominé. Je ne suis pas sûr qu'elle n'ait jamais su que j'étais aussi Dédé le chourineur.

🔪 **Fin juillet 1932.** Nouvelle affaire. Je double mes bénéfices.

Victime : Hector de Mondeville, un noble du seizième arrondissement très, très riche. **Son fils Hubert** souhaitait s'en débarrasser afin d'avoir les mains libres dans la conduite de sa société d'import-export. C'est la première victime qui je fis rabattre à Constance. Je montai mes prix à **100 000 francs**, pour lui en offrir quinze d'avance pour ses frais de rabattage (bien plus qu'assez) et dix à la livraison. Elle fut parfaite, je n'étais pas déçu. Je pris l'habitude de lui passer ses **10 000 francs** dans une enveloppe sous la porte de la chambre 12. Les autres pensionnaires ne savent rien de ce que je lui donne.

Préparation : Duchemin se proposa encore, mais **Germaine Pillon** insista pour s'en occuper elle-même, pour éviter tout le désordre de la fois précédente qu'elle avait dû nettoyer j'imagine. J'acceptai cette nouvelle assistante. Elle me confia qu'elle cultivait de la ciguë dans son jardin. Décidément, mes complices sont pleins de ressources.

Exécution : J'avais passé le mot à Constance, elle devait commander une tisane le soir de leur arrivée. Germaine la leur porta et le vieux mourut une heure plus tard. Du beau travail !

📅 **Septembre 1932.** Une cruche met en péril la petite affaire. Alors que je passe à la pension pour une réunion préparatoire, je découvre avec étonnement une nouvelle pensionnaire : **Émilie Pillon**, la petite fille de Germaine. La vieille s'explique : son fils et sa bru sont morts de la grippe espagnole en laissant la petite derrière eux. Elle n'a plus que Germaine. Et cette vieille peau a décidé de l'accueillir. Elle a décidé que la même devrait tout ignorer de la petite affaire – encore heureux – et Bernard lui a aménagé une cabane dans le jardin. Je protestai, menaçant de tout arrêter. Mais la vioque à la dent dure. Elle me rétorqua que je n'avais pas d'autre choix que d'arrêter si je n'acceptais pas Émilie. Le même chantage, en somme, que celui que j'avais fait pour Constance. Nous sommes quittes. Mais ça rend l'affaire moins sûre. Toujours est-il que ce coup-là, j'ai préféré annuler une petite affaire, sans en avertir mes complices de pensionnaires.

📅 **Novembre 1932.** Troisième affaire. Première victime féminine.

Victime : **Thérèse Berranson**, une servante engrossée par son patron, monsieur **Jean Deloire**. Il voulait s'en débarrasser pour éviter un scandale qui déboucherait inmanquablement sur un divorce et la ruine. Le pauvre Deloire était marié avec une riche héritière d'une famille de bijoutiers, une certaine **Hélène Sauvret** et le contrat de mariage le privait de tout en cas de scandale. Il voulait se débarrasser de sa maîtresse et on me l'avait recommandé.

Préparation : **Margaret Owen**, la veuve anglaise, se proposa de m'aider, sortant devant tout le monde un revolver rutilant, probablement neuf. Étonnement général, parfait, j'acceptai son aide. Pour ce genre d'affaire où elle ne travaillait pas, je décidai que Constance toucherait quand même ses **10 000 francs**. Pas de meurtre sans que tous mes complices n'y participent ! Je lui glissai donc une enveloppe sous sa porte. Elle voulut la refuser, mais je la forçai à l'accepter.

Exécution : J'avais demandé à Jean Deloire de faire croire à sa bonniche qu'il l'aimait, qu'il voulait partir loin avec elle et de lui donner rendez-vous à la pension. La petite, radieuse, se présenta à la pension le jour prévu. Lors du dernier verre avant l'action, Miss Owen me fit une singulière demande : elle voulait savoir la raison pour laquelle elle tuait, pour pouvoir l'expliquer à la victime avant de tirer. Sentant que ça la fidéliserait, j'acceptai et lui racontai tout, en omettant juste le nom du client. Pendant la nuit, Miss Owen, Bernard et moi sommes entrés dans la chambre de Thérèse pendant son sommeil. On la maîtrisa sans difficultés et la fit s'asseoir sur une chaise. La boniche ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Miss Owen prit bien soin de tout lui expliquer en lui faisant face et en la menaçant du pistolet. La boniche se mit à pleurer sans chercher à s'enfuir. Je fis un geste à l'Anglaise pour qu'elle abrège son discours. La petite supplia Miss Owen qui lui tira trois balles dans le corps. Notre victime s'effondra comme une poupée. Nous l'avons enveloppée dans une couverture.

📅 **Février 1933.** Une innovation : moyennant un supplément de **25 000 francs**, j'invite le commanditaire à venir assister au spectacle.

Victime : Il s'agissait cette fois d'un ruskoff, un certain **Ivan Berkovitz**. Dans son pays natal, il avait fait exécuter les parents d'un ami russe lors d'une rafle bolchevique visant à recruter des soldats durant la guerre qui a suivi la Révolution de 1917. Mon ami s'appelle **Boris Koloivanov** et il est cambrioleur professionnel. Quand il me raconta qu'il venait de croiser Berkovitz à Paris, je lui proposai mes services. Ça l'intéressait mais il voulait opérer lui-même. Je refusai, mais lui proposai qu'il puisse assister au spectacle, pour ne pas laisser passer cette affaire. Boris est plein aux as.

Préparation : Dans la liste des pensionnaires, il ne restait que Lefèvre et Taupier. Ce dernier avait l'air tellement déconfit qu'il me dit en bredouillant : « Je passe mon tour... » Je m'énervai un peu contre lui, lui signifiant qu'il devrait mettre la main à la patte un jour ou l'autre. Duchemin proposa son aide, mais je refusai, tenant vraiment à ce que chacun participe. Sur ce, c'est **Lefèvre** qui finit par se proposer. Il demanda à Owen si elle pouvait lui prêter son revolver. Elle refusa sans explication. Je demandais à Lefèvre de se débrouiller mais de trouver un mode opératoire. C'est Bernard qui vola à son secours en lui proposant le fusil avec lequel il va parfois à la chasse.

Exécution : Constance me rabattit Berkovitz. Afin que Kolovanov puisse voir le meurtre, Bernard fit un trou à la chignole entre la chambre de la victime (la numéro 3) et la chambre numéro 2. Finalement, le soir venu, Lefèvre se retrouva tout tremblant dans ma chambre. Il bredouillait en me demandant qui était ce Russe. Pour le mettre en confiance, je lui répondis que ça allait plaire au comptable qu'il était puisqu'il s'agissait d'un bolchevik. Je lui expliquai ce qu'on attendait de lui. Il était paniqué, et je dus le laisser se calmer dans ma chambre, pendant que j'allais régler les derniers détails. Tout était prêt, mais ça a bien failli merder ! Berkovitz a dû voir l'œilleton et flairé l'embrouille. Après avoir collé une baigne à Constance, il a surgi dans la chambre 2 alors que je discutais avec Kolovanov. J'ai tout de suite sorti le surin. Il a filé. Par chance, Bernard était dans l'entrée et l'a cueilli d'un direct dans l'estomac. On est remonté pour l'enfermer dans sa piaule, mais comme on ne trouvait pas la clef et que les volets étaient ouverts, on s'est rabattu sur la chambre 6 dont la clef était au tableau. J'ai retrouvé Constance dans les vapes et l'ai virée de la piaule. Puis, on a retrouvé la clef, récupéré du matériel pour ligoter et bâillonner le contrat afin de le ramener dans la chambre 3. Après, j'ai attrapé Lefèvre qui s'était rendu compte de rien. La consigne était simple : Lefèvre devait braquer son fusil sur la victime et ne tirer que lorsque celle-ci se serait mise à pleurer. Il leva donc son arme. Et la voix de Kolovanov retentit. Longtemps il parla en russe à sa victime. Plusieurs fois, Lefèvre dut baisser l'arme, trop lourde pour lui. Et finalement, une larme fit son apparition sur la joue de la victime. Et Lefèvre tira. Le lendemain, les pensionnaires furent un peu surpris de croiser le Russe, mais au final, l'affaire ne s'était pas si mal déroulée. Désormais, je pensais proposer l'option à tous mes clients, **125 000 francs avec, 100 000 sans**. Seule modification : Bernard aura bricolé un des tableaux de Taupier qui tapisse la pension pour camoufler le trou dans le mur.

🔪 **Précisions sur le déroulement d'une affaire.** Je fais toujours une visite préparatoire pendant laquelle nous décidons de qui sera l'exécutant. Les victimes arrivent par divers moyens : le plus souvent avec Constance, avec moi, seul, ça dépend. Ils s'installent dans **la chambre 3**. Le soir de l'affaire, Germaine Pillon ferme la pension à clef à 21h, un peu plus tôt que d'habitude. J'entre à la pension après ce couvre-feu. J'arrive généralement à la gare de Fécamp et Bernard vient me chercher en automobile. J'invite l'exécutant à boire un verre dans ma chambre, **la numéro 4**, pour régler les derniers détails. Les autres pensionnaires doivent impérativement rester dans leur chambre toute la nuit. Bernard nous assiste toujours, et c'est lui qui se débarrasse des corps. Le lendemain matin, un petit déjeuner spécial est préparé, avant l'aube. Sept couverts sont mis, six d'entre eux pour les habitués de la pension (Albert, Constance, Édouard, Firmin, Louise et Margaret), le septième pour moi. Germaine et Bernard restent debout. Émilie n'est bien entendu pas là. J'ouvre une mallette noire. Édouard vérifie qu'elle contient bien 50 000 francs et partage l'argent (25 000 pour les Pillon, 5 000 pour les permanents, rien pour Constance.) J'ai mis de côté ma part et celle de Constance à l'avance. Chacun remonte se coucher pendant que Germaine et Louise rangent le petit déjeuner. Germaine fait également disparaître la page du registre qui porte le nom de la victime. Quand Émilie entre à la pension, tout ressemble à un matin ordinaire...

Budget d'une petite affaire (avril 1933)

Commanditaire présent : 125 milles francs

Commanditaire absent : 100 milles francs

Payable 20% d'avance, 80% le jour de l'affaire.

Pour les pensionnaires : 50 milles, soit

🔪 25 milles pour Germaine et Bernard Pillon

🔪 5 pour Bazin, Duchemin, Lefèvre, Owen, Taupier

🔪 25 milles pour Constance si elle rabat
(dont 15 milles sur l'avance) 10 milles sinon

🔪 Le reste pour moi, soit entre 25 et 65 milles francs

La soirée

Nous sommes le 7 avril 1933. Ce soir, un septième meurtre aura lieu dans la pension. Nécessairement, c'est Taupier qui doit me prêter main forte.

« **Victime :** Il s'agit d'un certain **Henri de Lagrange**. J'ai été contacté par son associé en affaire, **Charles Audebert**. Ces deux là ont une société d'import-export avec les colonies et fournissent de l'opium au syndicat. Le vrai client est en fait la femme du contrat : **Odile de Lagrange**. Pour eux, je m'appellerais **Maurice**, c'est plus sûr. Lorsque Charles me présenta la femme, je précisai que je préférerais traiter avec une seule personne, la plus proche possible de la victime, elle donc. Je lui donnai d'autres rendez-vous. Comme d'habitude, je demandai vingt pour cent de la somme tout de suite (25 000 francs) le reste (100 000 francs) devant être livré le jour du crime, le tout en liquide. Je lui posai des questions sur les habitudes de la victime. Elle m'apprit le goût immodéré de son mari pour les femmes et la bagatelle, ainsi que quelques endroits où il a ses habitudes. Un client pour Constance, ça ! Je lui demandai ensuite si elle souhaitait, moyennant un petit supplément, assister à l'affaire. À notre entrevue suivante, elle me dit qu'elle voulait en effet être témoin de la fin de son mari... Mieux, elle voulait imposer le mode opératoire. Ça tombait plutôt bien me dis-je, car Taupier allait sûrement manquer d'inspiration. Je lui répondis que la demande était inhabituelle mais que je pensais pouvoir arranger ça. Elle m'expliqua qu'elle voulait qu'Henri meure lentement, et dans d'atroces souffrances – visiblement, elle lui en veut beaucoup – et elle voulait avoir le temps de lui dire quelques mots avant qu'il ne disparaisse. Naïvement, elle avait pensé à l'électrocution, des décharges successives de plus en plus fortes, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Hum... Pourquoi pas... Très bien même ! Quelle inspiration ! Quelle originalité ! Ça prouve que la cliente est impliquée dans l'affaire et qu'elle ne me doublera pas. J'avais intérêt à accéder à ses désirs. L'acompte versé, je lui dis que je m'occuperais de tout et qu'elle ne devait surtout pas chercher à savoir, sinon l'affaire capoterait et elle ne reverrait pas son argent. Je fis jouer mes relations pour me faire fabriquer une gégène. J'appris alors que le procédé était parfois employé pour faire parler les traîtres au syndicat. Ha, les valeurs se perdent ! Les jeunes n'aiment plus le contact avec l'humain. Tout le monde sait qu'il n'y a rien de tel que de bonnes grosses baffes dans la gueule pour faire parler un gars. Rien de tel que de sentir les os craqués sous les coups de poing...

« **Préparation :** Quand Constance me prévint qu'elle avait ferré le poisson, je fis un saut à la pension. Je précisai que c'était désormais au tour de Taupier de m'aider et que je lui expliquerai tout le moment venu. Je demandai à Germaine de laisser des repas froids dans ma chambre et celle du commanditaire (dont je taisais évidemment l'identité) et d'envoyer Bernard nous chercher le jour J à Fécamp, au train de neuf heures du soir. Pour que la gégène fonctionne, fallait qu'on la branche près de l'arrivée électrique. Je demandai donc à Bernard où se trouvait le compteur. À la cave. Nous y fîmes une visite rapide et je lui demandai qu'il dégage un espace tout près du compteur. Je lui demandai aussi s'il s'y connaissait un peu en électricité. Il me fit signe que oui. Bernard est décidément l'homme de main idéal. De retour à Paris, je téléphonai à Constance et lui demandai de se munir de chloroforme et de l'administrer à Henri lorsque la pendule de la pension sonnerait une heure du matin, la nuit du crime. Elle devrait ensuite frapper à ma porte et rejoindre sa véritable chambre. Taupier, Bernard et moi, porterions alors la victime dans la cave et irions chercher la cliente dans sa chambre.

« **Exécution :** Une semaine avant la date fatidique, j'appelai ma cliente. Je lui donnais rendez-vous à 17h samedi à la gare Saint-Lazare. Elle ne devait prendre que le strict nécessaire et ne rien dire à personne, pas même à Charles Audebert. La cliente m'a bien rejoint à la gare Saint-Lazare avec juste un petit sac de voyage, et l'argent bien sûr. Elle ne m'avait pas prévenu, mais elle a un polichinelle dans le tiroir la bourgeoise. Pas de souci, elle a l'air de pouvoir voyager. Moi, j'avais la mallette vide dans laquelle je transfère l'argent pour les pensionnaires, et la gégène, dans une boîte portable. Alors qu'elle voulait me questionner, je la coupai et lui demandai gentiment mais fermement de se taire. Elle devait en savoir le moins possible pour la réussite de son affaire. Je précisai que je disparaîtrais dès le lendemain et qu'elle ne me reverrait jamais. Officiellement, nous étions un couple en voyage. Le voyage fut long et ennuyeux. Je ne voulais pas parler avec elle. Nous étions pourtant seuls dans un compartiment. Elle me remit l'argent que je comptai avec soin. Le compte y était. Nous sommes descendus à Fécamp vers 21h. Nous étions attendus par Bernard. Le nigaud sourit assez bizarrement à ma cliente, mais je lui dis de ne pas s'inquiéter. Le trajet en voiture dura un peu moins d'une heure pendant laquelle aucun mot ne fut échangé. Il faisait nuit noire. Nous passâmes le portail, remontâmes l'allée et nous garâmes devant la pension. On pouvait entendre la mer. Je dis à ma cliente « les falaises » en lui désignant le bout de la propriété. Bernard nous quitta pour ranger sa voiture. Je souris à ma cliente en lui disant « nous y voilà ». Une lanterne éclairait la porte de la pension.

Bernard revint et nous ouvrit la porte. L'habituel panneau « complet » était là. Il referma ensuite derrière nous. Tout était noir. Il me tendit sa lanterne et je fis monter ma cliente à l'étage. Tout était calme. On entendait quelques éclats de voix sur le palier et de la lumière apparaissait sous la porte de la chambre 3. Je fis entrer ma cliente dans la chambre numéro 2. J'allumai la lumière. Le repas froid que Germaine avait préparé avait l'air délicieux. Je dis à ma cliente de se mettre à son aise, de manger et surtout de ne pas sortir de la chambre. Je reviendrais plus tard. Je descendis jeter un coup d'œil au registre : Henri de Lagrange était bien arrivé hier avec **une certaine Suzanne Boivin**, un faux nom pour Constance évidemment. J'attrapai également la clef de ma chambre au tableau : **la numéro 4**. J'allai ensuite trouver Bernard, et lui confiais l'installation de la gégène. Il eut l'air de comprendre. Je montai ensuite au deuxième étage, l'étage des « permanents ». Ayant constaté que Constance avait rempli sa part du boulot, je glissai l'enveloppe avec ses 10 000 francs – elle a déjà eu ses 15 000 francs d'avance – sous la porte de la chambre 12. Je voulais qu'elle la trouve en remontant dans sa chambre et je l'avais préparée, avec de l'argent à moi. J'attrapai ensuite Taupier, et le redescendis dans ma chambre. Il avait l'air d'être terrorisé l'animal ! Il allait faire dans son pantalon ! Il fallait que je fasse quelque chose pour qu'il ne me pète pas dans les doigts le lascar. Je décidai de lui montrer qu'il ne pouvait plus faire machine arrière. Je passai de nouveau dans la chambre de ma cliente. Je lui demandai si tout allait bien. Elle me répondit par l'affirmative. Je lui fis signe de me suivre et elle obtempéra immédiatement. Je l'amenai dans ma chambre où Taupier semblait décomposé. Je lui dis en montrant ce guignol : « Je vous présente mon associé ». Qu'est ce qu'il fallait pas entendre ! Cette lopette, mon associé... Taupier semblait tétanisé et ne dit rien. La cliente hocha la tête comme pour saluer son complice. Elle voulut me parler mais je ne lui laissai pas le temps et je la raccompagnai dans la chambre 2. En passant devant la chambre 3, on pouvait entendre la partie de jambes en l'air de notre Constance et de sa victime. Je demandai à la cliente d'attendre encore mais que notre affaire se présentait sous les meilleurs auspices. Puis je lui dis : « Je vais vous montrer quelque chose qui va vous aider à patienter... » et je lui révélai notre œilleton. Au passage, je constatai que Constance n'avait rien perdu de ses charmes. Je souris à ma cliente et la laissai là en la gratifiant d'un « à tout à l'heure » plein de sous entendus. Je retournai à ma chambre et expliquai à Taupier comment nous procéderions. C'est lui qui devra envoyer les décharges électriques, quand « la commanditaire » le lui ordonnerait. Il était toujours plus que nerveux, mais je pense qu'il est capable de tourner un curseur quand même ! J'avalai le repas froid – délicieux – que m'avait laissé Germaine. Puis, nous trinquâmes à la réussite de notre entreprise. Et il quitta la chambre.

À partir de là, je n'ai aucune idée de ce qui s'est passé ! Le trou noir...

On me secoue. J'ai un mal fou à sortir de ma torpeur. J'ouvre un œil. L'énorme tête de Bernard se détache au-dessus de moi. Je sens ses mains lourdes qui tapent sur mes joues. Mais je les sens à peine. Tout est comme ralenti. Y a pas à dire, je suis dans le coaltar. Je referme les yeux et je sombre. D'un coup, je sens un liquide glacé sur mon visage. J'arrive péniblement à surgir du sommeil. Bernard m'aide à me dresser. Tiens, j'étais étendu sur mon lit. Mes jambes sont trop lourdes et je tombe par terre. J'entrevois le dessous de mon lit. Diable ! La sacoche de la cliente avec les biftons n'y est plus ! Il faut faire quelque chose. J'essaye de me relever. Impossible. Bernard m'aide. Il me soutient. On jette un œil dans ma mallette, celle où je transfère habituellement le pognon pour le partage. Elle est vide aussi. Nous sortons de la chambre...

Ce que je pense de...

🔗 **Madame Pillon¹ (Germaine)** : « La vieille peau qui tient la pension. Elle est agaçante, mais je dois reconnaître qu'elle a un certain cran. Elle peut me tenir tête et je dois composer avec elle. Mais c'est aussi un avantage car elle a une véritable emprise sur les autres pensionnaires. »

🔗 **Bernard (Pillon)** : « L'homme de main idéal. Le syndicat devrait l'embaucher... Je n'hésite jamais à me servir de ses compétences »

¹ La dénomination que j'utilise habituellement, suivie, entre parenthèses, du reste du nom complet. À part Constance et Bernard, je les vouvoie tous, mais si je m'énervé, j'ai la fâcheuse tendance à tutoyer tout le monde.

« *Mademoiselle (Émilie Pillon)* : « La même qui est venue vivre à la pension. Elle m'évite. Elle a intérêt... »

« *Bazin (Louise, Madeleine de son vrai prénom, mais tout le monde l'appelle Louise)* : « Notre première tueuse. Une femme faible. Il faut que je m'en méfie. L'effrayer est sans doute le meilleur moyen pour qu'elle la boucle. Mais c'est sans doute, avec Taupier, le point faible de la petite affaire. À surveiller. »

« *Duchemin (Albert)* : « Un sacré coup de hache l'asticot ! La petite affaire semble le motiver. Sans doute l'argent... »

« *Owen (Margaret)* : « Elle est assez drôle à voir cette rosbeef ! Il semble qu'elle ait pris pas mal de plaisir à dessouder la petite. Comme quoi, en chacun de nous sommeille un tueur... »

« *Lefevre (Édouard)* : « Le comptable. Nerveux le jour de son meurtre. Lui il n'y a pas de doute, c'est le pognon qui le motive... »

« *Taupier (Firmin)* : « Une lopette. Le deuxième point faible de la petite affaire. À surveiller de très près afin qu'il la boucle. »

« *Constance (Lisieux)* : « Ha, la Constance ! Un sacré cul ! Mais bon je n'y retoucherai pas et puis faut pas mélanger la baise et le business. Elle se débrouille bien pour l'instant et rabat à merveille les clients, comme ce soir, sous sa fausse identité de Suzanne Boivin. Elle ne doit simplement pas savoir que je l'ai un peu grugée pour qu'elle vienne m'aider dans la petite affaire. »

« *La victime (Henri de Lagrange)* : « Qu'il s'amuse le bourgeois ! Qu'il en profite ! Il en a plus pour très longtemps... »

« *La cliente (Odile de Lagrange)* : « Une bourgeoise comme je les déteste. Mais bon, elle a l'air décidée et a payé rubis sur ongle sans moufeter... »

Ce que je suis...

« *Le patron de cette petite affaire. Un pro du syndicat. Avec des nerfs d'acier.*

« *Impressionnant, au moins pour les pensionnaires de Madame Pillon, qui éprouvent tous pour moi de la terreur (Bazin, Taupier...) ou du respect (Duchemin, Bernard et Germaine Pillon...)*

« *Le pensionnaire de la chambre 4, les soirs de petite affaire.*

Ce que je veux...

« *Me réveiller ! Joueur, tu l'auras compris, André Pinson n'est pas au meilleur de sa forme au début de la soirée. Tant que tu n'auras pas bu deux tisanes revigorantes préparées par Germaine, tu n'as aucune énergie. Tu devras rester le plus possible assis et ne pourras tenir plus de deux ou trois minutes sans t'endormir...*

« *Retrouver la sacoche avec le pognon ! (L'organisateur devra te montrer à quoi elle ressemble)*

« *Finir l'affaire en cours !*

Ce que je porte...

« *Je suis un authentique truand du syndicat. Comme tous mes collègues, j'aime bien paraître. Mes cheveux sont habituellement bien gominés et je porte des costumes impeccables. Mais là, je suis un peu débraillé et décoiffé, m'étant endormi sur son lit. Nul doute que je pourrai me réajuster pendant la soirée...*

Où se trouvent...

Attention joueur, tu dois discuter avec l'organisateur de qui, de lui ou de toi, fournit ces accessoires.

ℳ *Le pognon ? 100 000 francs ! Si seulement je savais...*

ℳ *La mallette du partage est ouverte sur mon lit, désespérément vide...*

ℳ *... ou presque, car j'ai glissé **des sels** pour réveiller la victime dans une poche intérieure de la mallette.*

ℳ *Mon rossignol pour crocheter une serrure ? Dans ma veste, dans ma chambre.*

ℳ *Mon rasoir professionnel ? Dans ma poche de pantalon pardi !*

ℳ *Des faux papiers au nom d'André Pinson ? Dans la poche intérieure de ma veste, dans ma chambre (fournir une photo adéquate à l'organisateur).*

ℳ *La gégène doit avoir été installée par Bernard dans la cave.*

ℳ *J'ai glissé l'enveloppe avec les 10 000 francs de Constance sous sa porte (chambre 12).*

Ce que je sais faire...

ℳ *Me bagarrer (4) mais je ne suis pas un castagneur, je préfère la subtilité...*

ℳ *Crocheter : avec un minimum de matériel et de temps, je sais venir à bout de la plupart des serrures. Il est toujours plus facile et motivant d'ouvrir que de fermer et je ne m'embarrasse généralement pas de refermer derrière moi. Joueur, si tu perds ton rossignol, tu pourras peut-être tenter de crocheter avec d'autres accessoires (à voir avec l'organisateur).*

ℳ *Assommer : je sais bien où il faut taper et avec quelle force pour calmer quelqu'un. Joueur, si tu arrives dans le dos d'un autre joueur qui ne te remarque pas, mime un coup violent sur la nuque (sans le porter réellement bien sûr) et lui dit « Assommé ! » il devra s'écrouler à tes pieds.*

ℳ *Égorger : je suis un virtuose du rasoir ! Il n'y a pas mon pareil pour trancher une carotide. Joueur, si la soirée tourne vraiment mal pour les intérêts d'André Pinson, tu pourrais avoir besoin d'assassiner un autre joueur. Tu ne peux le faire qu'en accord avec l'organisateur. Il te faudra arriver dans son dos et placer ton rasoir sur son cou. Ceci fait, tu peux proprement l'assassiner en lui disant : « T'es mort ! »*

Ce que je dis souvent...

ℳ *Alors Louison, contente de son œuvre ?*

ℳ *N'oubliez pas que vous êtes tous complices.*

ℳ *(et j'ai tendance à abuser de l'argot parisien).*